

ARNAUD DELATRE

LE TRIPIER DE LYON



Les éditions
Les Presses Littéraires

LE TRIPIER DE LYON

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Picabel - Pixabay

ISBN : 979-10-310-1552-1
© Arnaud Delatre – Les Presses Littéraires, 2024

ARNAUD DELATRE

LE TRIPIER DE LYON

Les ^{éditions} Presses Littéraires

*« Le récit n'est plus l'écriture d'une aventure,
mais l'aventure d'une écriture. »*

Jean Ricardou

1

La jeune femme ne pouvait distinguer son environnement proche, ni même percevoir une quelconque clarté, tant le bandeau qui lui masquait les yeux était occultant.

Depuis quelques heures, une peur viscérale avait commencé à l'envahir. Elle ne maîtrisait plus la situation, et son intuition lui indiquait qu'elle était confrontée à un grand danger. Inutile d'essayer de discuter ou de crier, son ravisseur l'avait bâillonnée serré en plus de lui ôter la vue. Elle n'avait que trois de ses cinq sens pour tenter de comprendre ce qu'il se passait et où elle avait atterri.

Son corps lui disait qu'elle se trouvait dans une pièce fraîche, en tout cas en comparaison de la température extérieure, ou de celle, étouffante, qui régnait dans le coffre de la voiture au fond duquel elle avait fait tout le trajet jusqu'ici. Un trajet qui lui avait semblé durer une éternité. Son nez lui donnait des indications perturbantes, de par l'assemblage d'odeurs qu'il captait et que son cerveau essayait

de décortiquer. Aux remugles de cave humide se mêlaient des relents de chlore, et des senteurs herbacées, tel le parfum épicé de l'herbe sèche ou du foin. Curieuse composition. En parallèle, son ouïe avait recueilli différents sons, de la respiration de l'homme qui l'avait faite prisonnière, au bruit du plastique sur lequel apparemment elle marchait, probablement une bâche qui recouvrait le sol. Mais c'est le silence qui régnait en maître dans la pièce, et elle pouvait ainsi entendre le chant lointain de grillons ou de cigales à l'extérieur. Pas un seul bruit urbain ni de circulation. Un lieu vraisemblablement isolé.

Elle ne s'était doutée absolument de rien quand son client lui avait suggéré de l'emmener chez lui, plutôt que de rester dans sa fourgonnette blanche, garée parmi tant d'autres dans le quartier de Gerland. Il lui avait proposé une forte somme d'argent en contrepartie, lui expliquant qu'il préférait le confort de sa maison à l'ambiance camping, à la vue de tout le monde. Vous savez, le même type d'intimité que lorsque vous sortez de votre tente pour aller aux sanitaires avec votre rouleau de papier toilette à la main. Elle l'avait suivi sans hésitation, l'appât du gain ayant gommé toute inhibition. La jeune femme, jolie métisse, quoique déjà abîmée par la vie, avait recoiffé ses cheveux noirs ondulés, mi-longs, puis avait pris place dans la grosse cylindrée

allemande aux vitres fortement teintées, permettant de passer complètement inaperçus. Après avoir traversé la ville, très animée en cette fin d'été 2019, l'homme avait ouvert à distance le portail de la propriété puis la porte de garage, et avait rentré le véhicule directement à l'intérieur, assurant la plus grande discrétion vis-à-vis d'éventuels témoins.

Il n'était pas très souriant, mais paraissait plutôt sympathique de prime abord, malgré un visage austère à la base. Il l'avait amenée au salon et lui avait remis de suite les quelques gros billets qu'il lui avait promis, histoire de maintenir la confiance. Puis il lui avait proposé un verre, première étape avant d'aller plus en avant dans la transaction. Elle avait accepté, par politesse et par envie, l'alcool l'aidant parfois à tolérer sa condition. Après avoir bu son whisky en observant l'intérieur vieillot et éclectique de cet homme d'un âge certain, et échangé quelques banalités, ils étaient montés à l'étage. La demeure était vaste et avait vraisemblablement été rénovée plusieurs années auparavant. Les différentes pièces étaient richement décorées, bien qu'un peu trop chargées au goût de la jeune femme. Beaucoup d'objets de collection. Quelques minutes plus tard, alors qu'elle entreprenait de se déshabiller, sa tête avait commencé à tourner, et en quelques secondes elle avait dû s'allonger sur le lit. Puis ce fut le trou noir.

Elle s'était réveillée couchée dans le coffre d'une voiture en mouvement, ligotée, bâillonnée et les yeux bandés. Son visage, et probablement tout son corps, reposaient sur une couverture. Il faisait très chaud. Les petites routes pleines de virages sur la fin du trajet l'avaient rendue nauséuse. Après que le véhicule se soit arrêté, son ravisseur l'avait portée, sortie du coffre, et emmenée dans cette pièce où elle se trouvait maintenant depuis plusieurs heures. Elle n'avait rien bu depuis longtemps et avait la gorge sèche, avec un fond de mal de tête. La transpiration avait imprégné ses vêtements. Elle se sentait sale, souillée.

Prisonnière d'une corde attachée à un anneau mural d'un côté et à ses poignets de l'autre, elle ne pouvait se déplacer que sur un petit arc de cercle et n'atteignait aucun mur hormis celui qui la retenait. Mur complètement lisse, en béton brut, sans aucun accessoire. Ses chevilles avaient été libérées, et elle était pieds nus. Lasse d'explorer le néant, elle finit par s'asseoir sur la bâche et attendit que l'homme vienne s'occuper d'elle.

Au bout d'un temps qui lui parut une éternité, elle entendit une porte s'ouvrir et se fermer, et des pas résonner dans ce qui devait être un escalier. Puis le bruit de quelqu'un qui marche sur le plastique et qui se rapproche. Son ventre se noua, sa respiration s'accéléra.

– Lève-toi! ordonna une voix grave et déterminée.

Pouvant difficilement protester, et espérant encore une issue positive, la jeune métisse s'exécuta.

– Bien. Laisse-toi faire, et ne cherche pas à te débattre!

Elle sentit qu'il s'approchait tout près d'elle. Puis, brutalement, il lui arracha son chemisier et lui ôta. Elle étouffa un cri. Il la contourna pour lui dégrafer son soutien-gorge, faisant apparaître sa petite poitrine ferme.

– Tu n'as pas intérêt à essayer de m'attraper ou de me mettre un coup. Sinon...

Elle sursauta au contact d'une lame métallique froide contre son cou, ce qui la paralysa instantanément.

– Tu as compris?

Elle fit «oui» doucement de la tête, terrorisée. De nouveau face à elle, l'homme lui déboutonna son jean, ouvrit la braguette, descendit le pantalon jusqu'en bas, puis en sortit les deux pieds de sa proie. Il en fit de même avec la petite culotte en dentelles rouges, assortie au soutien-gorge, laissant apparaître son pubis rasé. Elle frissonnait à présent, nue dans cette pièce fraîche qui lui semblait plus froide qu'un frigo. Quelques instants passèrent, sans aucun mouvement, sans aucun bruit. Probablement son prédateur était-il en train de l'observer.

– Tu vas mourir, dit-il avec un calme surprenant. C'est dommage, tu étais plutôt jolie.

La jeune femme commença alors à pleurer. La situation humiliante, anxiogène, et l'incompréhension avaient provoqué un trop-plein d'émotions. Elle sanglota en silence, étant donné que ses yeux et sa bouche étaient entravés. À ce moment, elle repensa brièvement à ses plus belles années, lorsqu'elle n'était encore qu'une gamine, résidant dans la banlieue de Windhoek, chérie par son papa français et sa maman namibienne. Elle y avait grandi dans la petite communauté d'expatriés français, avait joué dans la cour de l'International School où elle avait noué des liens avec de nombreux autres enfants, avant de vivre le déchirement du départ vers la France. La fin d'un doux rêve, avec un père mis sur la touche professionnellement et sombrant dans la dépression, et une mère préférant rentrer au pays, seule. Contrainte de se débrouiller par ses propres moyens, la jeune femme avait fini par se résoudre à se prostituer. Pourquoi la vie avait-elle si mal tourné pour elle ?

– C'est ça, repens-toi ! Mais tes larmes ne te purifieront pas. C'est trop tard pour toi.

Il la regarda quelques dizaines de secondes avant de s'approcher d'elle, par derrière. Il la saisit par les épaules, et appuya pour la forcer à s'agenouiller. Une fois à terre, il l'empoigna par les cheveux

de la main gauche, lui bascula la tête vers l'arrière, puis d'un coup sec et précis lui trancha la gorge avec sa lame effilée. La jeune femme s'effondra sur le sol recouvert par la bâche plastique. Il la regarda s'éteindre, son sang s'écoulant autour d'elle.

2

Le temps était maussade sur Bruxelles, et la température fraîche pour un matin de juin. Le flash de 8 heures de *La Première* attaqua par l'information dont tout le monde parlait déjà dans les chaumières depuis la veille au soir, la disparition d'une petite fille sur le chemin de l'école. Quelques années après l'affaire Dutroux, les plaies n'étaient toujours pas refermées dans le pays, et ce type de fait divers touchait véritablement les gens. La radio résonnait dans l'appartement silencieux des parents de la fillette.

« Chers auditeurs, bonjour ! Nous commençons cette nouvelle édition du vendredi 15 juin 2001 par une alerte enlèvement, émise dans la nuit par la police de Bruxelles. La petite Roxanne Gailloux, 7 ans, n'est pas rentrée hier après-midi à son domicile avenue Jan Stobbaerts, après l'école. Elle a l'habitude d'effectuer ce trajet seule, la distance entre le groupe scolaire Chazal de Schaerbeek et son appartement étant relativement courte, et le quartier plutôt bien fréquenté. Ses parents, un couple

de Français installés en Belgique depuis plusieurs années, ont très vite appelé les autorités, après avoir fait plusieurs fois le parcours, sans succès. Pour l'instant, aucun témoin ne s'est manifesté. Une battue est organisée dans la matinée afin de ratisser le parc Josaphat, tout proche, où Roxanne a coutume d'aller jouer. Nous vous tiendrons bien entendu informés de la suite des événements. »

Le présentateur enchaîna avec les autres titres, essentiellement de la politique intérieure. Franck Gailloux sortit de la salle de bain, sa douche l'ayant quelque peu revigoré après la nuit blanche que sa femme et lui venaient de vivre. Il avait des valises sous les yeux, le teint gris et la barbe rêche. Il se sentait épuisé et sans force. Il passa un rapide coup de fil à son employeur, le quotidien *Le Soir*, pour prévenir de son absence et donner quelques consignes. Il y était journaliste, et savait ainsi pertinemment que certains confrères allaient lui tomber dessus dès qu'il pointerait son nez hors de l'immeuble. Sa femme le rejoignit dans la cuisine et éteignit la radio. Elle avait les yeux bouffis, les yeux d'une mère qui avait beaucoup pleuré, et le regard dans le vide. La détresse se lisait sur son visage, autant que l'effet des anxiolytiques qu'elle avait absorbés. Il s'adressa à elle doucement.

– Nathalie, nous allons devoir être forts. Tu sais, on va avoir la presse sur le dos, et la police va nous

mettre la pression car en général, ils soupçonnent les parents en premier. On va aller à cette battue, parce qu'il faut qu'on la retrouve, notre petit trésor! Mais ça va être difficile.

– Je m'en fous qu'ils me soupçonnent, répondit-elle, ce qui compte c'est Roxanne! Elle ne doit pas être bien loin. On n'a pas de temps à perdre.

– Oui, tu as raison. Allez, préparons-nous. Tu veux manger un morceau avant de repartir? Un café bien chaud?

– Non, je n'ai pas faim.

Franck avala rapidement un verre de jus d'orange et une tranche de jambon, et le couple patienta jusqu'à ce que l'inspecteur en charge des recherches les appelle pour leur dire de descendre. À 8 h 45, l'interphone sonna.

– Franck Gailloux. Qui est-ce?

Une voix féminine répondit.

– Inspectrice Mareille Lubach. Je vous attends devant votre résidence, et je vais vous emmener jusqu'au parc. Vous éviterez ainsi les journalistes et les curieux.

– Très bien inspectrice. Merci. Nous descendons.

Le couple dévala les trois étages jusqu'au hall de l'immeuble, et ouvrit la grande porte pour se retrouver sur le trottoir, isolé de la presse par un cordon d'une demi-douzaine d'hommes en uniforme. La flic vint immédiatement à leur rencontre.

– Je suis Mareille Lubach. Je suis vraiment désolée de ce qui vous arrive. Allez, suivez-moi !

Ils s'avancèrent vers une fourgonnette noire banalisée et embarquèrent. Le véhicule démarra et prit la direction du parc Josaphat. Parvenus au point de rendez-vous, ils descendirent et rejoignirent un groupe de policiers en civil portant un brassard rouge, accompagnés de quelques officiels. Les Gailoux avaient également demandé à plusieurs amis proches d'être présents pour les aider. Dès leur arrivée, un gradé vint à leur rencontre.

– Bonjour madame, bonjour monsieur. Je suis le commissaire divisionnaire Roosjen. Je suis sincèrement désolé pour vous. Sachez que nous avons mobilisé de nombreux hommes pour cette battue, la surface à couvrir étant importante, pas moins de vingt hectares. Nous allons nous séparer en plusieurs équipes. Tenez, voici un plan vous permettant de voir les différentes zones de recherche que nous allons ratisser.

Il donna une feuille de papier à chacun des époux, puis leur fit signe de le suivre.

– Je vous présente Monsieur le Bourgmestre de Bruxelles, Freddy Thielemans, qui a tenu à vous montrer le support de la ville. Et Monsieur le Premier Conseiller de l'Ambassadeur de France en Belgique, Monsieur de Vaillancourt.

Ce dernier tendit la main à Franck Gailloux, puis à sa femme.

– Il me paraissait important d’apporter le soutien moral de la France à mes concitoyens, dans un moment aussi difficile, déclara-t-il.

– Merci monsieur, répondit le père. Votre présence nous fait chaud au cœur. Nous sommes persuadés que nous allons retrouver Roxanne.

Le commissaire divisionnaire reprit la parole, en s’adressant à Nathalie Gailloux.

– Madame, est-ce habituel que votre fille rentre de l’école toute seule ? L’école Chazal n’est-elle pas une école pour enfants difficiles ?

– Oui, c’est habituel ! répondit-elle, sûre d’elle et légèrement agacée. Elle a à peine 500 mètres à faire. Et notre fille n’est pas une enfant difficile, elle est juste dyslexique.

– Bien. Désolé, mais ce sont des questions d’usage. Et lui arrive-t-il fréquemment de passer par le Parc Josaphat ?

– Oui, c’est là que nous l’emmenons pour jouer depuis que nous habitons dans le quartier. Quand il fait beau et qu’elle n’a pas trop de devoirs, elle fait un petit détour par le parc. Cela lui fait du bien.

– Donc il est effectivement probable que Roxanne soit ici, qu’elle se cache, ou peut-être qu’elle se soit perdue ou blessée, conclut le flic. Allons-y, démarrons la battue.

Les protagonistes se séparèrent en équipes et se rendirent sur la zone qui leur avait été confiée. Les Gailloux, avec quelques amis et un officier de police, héritèrent de la pointe ouest du parc, délimitée à l'est par l'avenue de l'ambassadeur van Vollenhoven, secteur où se situaient un mini-golf et une aire de jeux, et qui était traversée par une voie ferrée. Ils explorèrent chaque bosquet, chaque recoin, chaque étendue d'eau. Ils ne trouvèrent pas leur petite fille ni aucun indice de son passage, tels un bien personnel ou son cartable par exemple. À un moment pourtant, ils y avaient cru, lorsque Nathalie avait aperçu un objet ressemblant à une peluche flottant sur une petite mare. Mais une fois repêché, le doudou ne fut pas identifié comme appartenant à leur enfant. À contrecœur, au bout de quatre heures, ils durent abandonner les recherches et rejoindre les autres groupes au point de rassemblement. Hélas, le constat était identique pour les différentes équipes. Les participants avaient tous des mines déconfites, leurs espérances s'étant envolées au fur et à mesure que les heures s'étaient écoulées. L'angoisse étreignait de plus en plus le couple. L'inspectrice Lubach tenta de les rassurer.

— Vous savez, sur ce type d'affaires, ce sont les 24 premières heures qui sont déterminantes. Il reste encore un peu de temps, nous devons garder espoir. Nous nous sommes concentrés sur la piste la plus

évidente, mais nos collègues travaillent en ce moment même sur toutes les autres alternatives possibles. Peut-être des témoins se sont-ils manifestés entre temps ?

– Oui, c’est vrai, réagit Franck Gailloux. On croise les doigts pour que des gens aient vu quelque chose. On compte sur vous pour nous tenir au courant.

Malgré plusieurs jours de recherche dans la ville de Bruxelles, ainsi que dans toute la Belgique pendant les semaines qui suivirent, aucun indice probant ne fut trouvé par la police, et aucun témoignage sérieux ne vint amener de l’eau au moulin. Puis, à partir du 11 septembre de cette même année, les médias oublièrent ce sujet pour se consacrer à d’autres actualités.

Nathalie et Franck Gailloux ne revirent jamais leur fille.

3

Le téléphone fixe posé sur le bureau en désordre sonna. Le nom du rédacteur en chef s'afficha sur l'écran LCD. Franck Gailloux décrocha après deux sonneries.

– Ouais, c'est Franck. Salut Martin. Que se passe-t-il ?

– Salut Franck. J'ai peut-être une histoire pour toi. En tout cas, ça vaut le coup de s'y intéresser, pour voir s'il y a du potentiel. J'ai eu le tuyau par un de nos correspondants, le type qui couvre le 5^e. Apparemment des restes humains ont été découverts dans la rue, en plein Lyon. C'est un truc typiquement pour toi, ça.

– Sûrement le scoop de l'année, ironisa le journaliste. Bon, merci Martin. Je rappelle le gars. Je me demande sur quoi on va tomber, en ce 11 septembre.

Il raccrocha, puis sortit d'un tiroir un carnet dans lequel se trouvait la liste des correspondants du *Progrès* sur la région lyonnaise. Il identifia ra-

pidement les coordonnées de celui du 5^e arrondissement, un certain Christian Foucault. Il composa son numéro de portable et attendit quelques secondes que son interlocuteur décroche.

– Allô? Monsieur Foucault? Bonjour, Franck Gailloux, cellule investigation du *Progrès* à l'appareil. Il paraît que vous avez une histoire sympa à raconter?

– Bonjour. Oui, il y a une forte activité policière depuis ce matin rue des Macchabées, et en questionnant un peu, j'ai appris qu'ils avaient retrouvé des restes humains dans des sacs poubelle, sur le trottoir. Je pense que vous devriez venir voir. Vous avez sûrement plus l'habitude que moi pour ce genre de sujet. Moi c'est plutôt les chiens écrasés ou les inaugurations de clubs de boules.

– OK, je viens. On se rejoint où exactement?

– Au niveau du périmètre de sécurité que la police a établi, vers l'entrée du square de la basilique Saint-Just.

– Très bien, à tout de suite.

Gailloux prit sa sacoche, enfila son blouson, et descendit au parking souterrain du siège du journal, situé à côté du centre commercial Confluence. Une fois dehors, il lui fallut un quart d'heure pour rejoindre la rue en question et tomber sur une place libre pour se garer. Il finit le trajet à pied. Effectivement, un peu plus loin se trouvaient des

policiers en uniforme gardant l'accès à une aire délimitée par des rubans de scène de crime. À l'intérieur, des personnes en combinaisons blanches intégrales s'affairaient, à la recherche d'indices. Un homme, vraisemblablement retraité, vint à sa rencontre dès son arrivée, et lui tendit la main.

– Vous devez être Franck Gailloux ?

– Oui, vous êtes perspicace. Je ressemble tant que ça à un journaliste ?

– Non, rassurez-vous, mais c'est à peu près le temps nécessaire pour arriver de Confluence.

– Bien joué ! Alors, expliquez-moi ce que vous savez.

– Eh bien, je revenais de la boulangerie vers 8 h 30 ce matin, et j'ai vu une fourgonnette de police s'arrêter là, et plusieurs flics en ont débaroulé. Ils ont tout de suite établi un périmètre de sécurité autour de deux gros sacs poubelle, et l'un d'entre eux est allé à la rencontre de deux agents municipaux qui étaient assis sur le banc, juste à côté. Les gars avaient l'air choqués, et y'en a un qui était bien brassé apparemment. Du coup, je me suis approché un peu, et j'ai écouté.

– Bon réflexe. Et qu'est-ce que vous avez appris ?

– J'ai compris que les deux cantonniers avaient été interpellés par le voisinage, à cause des sacs poubelle qui traînaient devant le square depuis deux jours. Avant de les enlever, ils ont essayé de voir ce

qu'ils contenaient, en faisant une ouverture avec un cutter. Tri sélectif oblige. Et là, apparemment, un des gars s'est mis à brayer et il a vomi ses tripes. Ils ont raconté avoir aperçu une main humaine dans le sac, et ont décrit une odeur insoutenable. Du coup, ils ont appelé la police. Et maintenant, c'est la Scientifique qui est à l'œuvre. Ah, j'ai fait des photos aussi. Si vous avez besoin pour un article.

– Merci monsieur Foucault pour ce récit très précis. Je vais prendre le relai et me renseigner auprès des autorités. Et n'hésitez pas à envoyer vos clichés à la rédaction. Je file. Encore merci, et bonne journée.

Plutôt que de regagner tout de suite sa voiture, le journaliste entra dans le petit parc abritant les ruines de la basilique Saint-Just, histoire de s'imprégner des lieux et de l'ambiance du moment. À l'extrémité sud du square, la vue sur Lyon était splendide. Né dans cette ville 56 ans plus tôt, Gailloux connaissait la métropole comme sa poche, mais ne se lassait jamais de sa beauté et de ses mystères. Sportif, il en arpentait les rues fréquemment lors de ses courses à pied.

Il fit demi-tour après une dizaine de minutes. Une fois assis derrière son volant, il attrapa son portable et composa un petit texte à destination d'un de ses contacts à la DIPJ de Lyon, la Direction Interrégionale de la Police Judiciaire. Dans l'attente

d'une réponse, il nota dans un carnet les informations qu'il avait déjà récupérées. Quelques minutes plus tard, il reçut en retour un texto, lui indiquant le nom du fonctionnaire en charge de cette affaire toute fraîche.

– Ah, le capitaine Beneventi! se dit-il à lui-même. Je l'aurais parié. Ça fait un bon moment que je n'avais pas eu à traiter avec lui.

Cette fois, il chercha dans le répertoire de son téléphone le numéro de cet interlocuteur, puis l'appela.

– Beneventi, j'écoute.

– Capitaine, bonjour, c'est Franck Gailloux, du *Progrès*. Je vous dérange?

– Oui, vous me dérangez toujours, Gailloux! Non, je plaisante. Quel bon vent vous amène? Une odeur de charogne?

– Je vois qu'on parle de la même chose. Il paraît que vous êtes en charge de l'enquête sur cette macabre découverte?

– C'est exact. Mais au risque de vous décevoir, je ne vais pas pouvoir vous dire grand-chose, pour l'instant du moins. Je n'ai moi-même que peu d'éléments.

– Dites toujours!

– Eh bien, ce que nous savons, c'est que deux sacs poubelles de grand format ont été abandonnés sur un trottoir de la rue des Macchabées, un nom

prédestiné me direz-vous, et que le voisinage a fini par s'inquiéter de leur présence. Deux employés municipaux en ont ouvert un pour contrôler le contenu, et ils sont tombés sur des restes humains.

– OK, tout ça, je le sais déjà. Pas plus de détails ?

– À part que les deux sacs contiennent des morceaux d'un ou plusieurs corps, non. Nous en apprendrons plus ce soir, voire demain matin, en fonction de quand aura lieu l'examen médico-légal.

– Bon, je ne vais pas vous déranger plus longtemps alors, Capitaine. Je vous recontacterai plus tard.

– C'est ça, Gailloux, plus tard. Bonne journée.

Malgré cette conversation d'apparence tendue, les deux hommes s'estimaient. Ils avaient eu à deux reprises l'occasion de collaborer, sur deux affaires de meurtres en banlieue lyonnaise que chacun couvrait dans le cadre de leurs professions respectives. Le jeune flic avait apprécié la rigueur et l'éthique du journaliste chevronné. Dans l'autre sens, Gailloux avait trouvé Beneventi pertinent et efficace. Il dut prendre son mal en patience, et se dit qu'il rappellerait le soir. En attendant, il attaqua la rédaction de son premier article sur le sujet, avec les quelques éléments qu'il possédait.

En fin d'après-midi, Franck Gailloux envoya un texto à Beneventi, qui lui répondit qu'il n'avait pas

plus d'informations, mais qu'il en saurait certainement plus à réception du rapport d'autopsie, à priori le lendemain matin première heure.

Il attendit donc le jour suivant, en milieu de matinée, afin de laisser un temps d'analyse du dossier à la police, et appela sur la ligne directe du capitaine, impatient.

– Beneventi, j'écoute.

– Bonjour, Gailloux à l'appareil. Vous avez un peu de temps pour discuter ?

– À dire vrai, j'avais prévu votre coup de fil sur ce créneau horaire. Le flair, sans doute ! Je suis avec mon adjointe, la lieutenant Orlane Marcoux, qui va m'aider sur cette affaire. Vous êtes sur haut-parleur.

– Très bien. Bonjour lieutenant.

– Bonjour monsieur Gailloux.

– Alors, est-ce que vous disposez d'éléments nouveaux ? Que vous pouvez partager, bien entendu.

– Oui, nous avons le rapport d'autopsie, enchaîna le capitaine Beneventi. Tenez-vous bien, car c'est assez sordide. Je vous fais le résumé : deux sacs poubelles ont donc été trouvés hier matin rue des Macchabées dans le 5^e, devant l'entrée du square des vestiges de la basilique Saint-Just. L'un contenait un torse de femme, de peau métisse, sans les membres ni la tête, avec les organes génitaux mutilés. L'autre sac contenait deux jambes de couleur de

peau métisse ainsi que deux bras de peau blanche. Les membres ont été séparés proprement, si je puis dire, vraisemblablement avec une scie à métaux. Et il y avait aussi un soutien-gorge rouge dans le deuxième sac, avec les membres. Nous avons donc deux victimes différentes, deux femmes d'après le torse pour la première, et d'après l'analyse ADN pour la deuxième. Il semble que les restes humains aient été conservés au froid pendant un certain temps, difficile à estimer, puis laissés à température ambiante sur le trottoir pendant à priori deux jours, en tout cas selon les témoins.

– Le fait qu'ils soient enfermés dans des sacs les a protégés des mouches et autres bestioles, ajouta Orlane Marcoux. Ils ont été moins abîmés que s'ils avaient été exposés à l'air libre.

– Mon Dieu, c'est particulièrement atroce ! s'exclama le journaliste. Et vous avez des hypothèses à ce stade ?

– Non, c'est trop tôt, Gailloux. L'ADN ne nous a rien appris, elles ne sont pas dans la base de données. Et on n'a pas de tête, ce qui complique aussi l'identification. La Scientifique n'a trouvé aucun indice probant sur place, pas d'autre matériel génétique, et on n'a pas non plus de scène de crime à proprement parler. Ça fait léger, non ?

– C'est sûr ! Une enquête complexe en perspective, à moins d'avoir des témoins quelque part,

qui auraient vu quelque chose. Bon, et je peux publier ?

– Oui, mais sans rentrer dans les détails macabres. Il faut qu'on garde quelques éléments pour nous. Parlez juste de deux corps découpés, sans précision. Femmes et couleurs de peaux, aussi.

– Parfait, merci pour les infos. On est quoi, jeudi ? Je vous rappellerai probablement en début de semaine prochaine, pour voir si vous avez des pistes. On fait comme ça ?

– OK pour nous, Gailloux. Bonne journée, à bientôt.

– Merci, à vous aussi.

Ils raccrochèrent. Le journaliste était non seulement écœuré par l'horreur de la scène, mais il était surtout perplexe car ces éléments lui évoquaient une vieille affaire, sur laquelle il avait travaillé de nombreuses années en arrière, lorsqu'il était reporter en Belgique. Des corps de femmes démembrés retrouvés dans des sacs poubelles, déposés à divers endroits. Il ressentit à ce moment précis le besoin de se replonger dans cette histoire, que sa mémoire, après plus de vingt ans, avait mise de côté.

Au moment où Franck allait dire à Flore qu'il passait un super moment avec elle, son téléphone portable sonna, indiquant le nom du capitaine Beneventi. Ils étaient tous les deux à la terrasse d'un restaurant sur les hauteurs de la Croix-Rousse, leur territoire, assis au soleil à déguster un expresso bien serré après un bon repas en amoureux.

Flore Allard, sa compagne depuis un peu moins de deux ans, était agent immobilier dans le quartier de la Confluence. C'est là qu'ils s'étaient croisés et avaient fait connaissance, travaillant tous les deux dans ce secteur. Plus jeune que lui, cette charmante brune au teint mat avait très vite apprécié sa maturité et son expérience de la vie, et se sentait ainsi en sécurité. Il faut dire que le journaliste avait su garder la ligne et un profil baraqué malgré les années qui avaient défilé. Son visage affable et sa dense chevelure à peine maculée de poivre et de sel faisaient de lui un séduisant quinquagénaire, toujours attirant.

Franck répondit à l'appel, conscience professionnelle oblige, bien qu'il soit en week-end.

– Oui ? Franck Gailloux. Qu'est-ce qui se passe, Capitaine ?

– Désolé de vous déranger. Mais comme je suis un flic hyper sympa, je ne pouvais pas résister au plaisir de vous livrer un scoop.

– Ah, c'est bien, ça. On progresse. Et donc, vous avez arrêté un coupable ?

– Malheureusement non. Au contraire, on aggrave la situation : on a trouvé de nouveaux sacs poubelle ce matin, avec des restes humains. Ça vous intéresse ?

– Oh merde alors ! Où ça ?

– À Villeurbanne. Mais plutôt que d'en parler au téléphone et de gâcher votre sieste postprandiale du samedi après-midi, pourquoi ne passeriez-vous pas à la DIPJ en fin de journée ?

– Ouais, c'est peut-être pas plus mal. Je viens vous voir vers 16 h ? C'est bon ?

– Impeccable. À tout à l'heure.

Les deux hommes coupèrent la communication. Gailloux resta pensif quelques instants, sous les yeux de sa compagne intriguée.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Franck ? Un souci ?

– C'est le boulot. Je passerai à la PJ en fin d'après-midi. Il y a du nouveau dans l'affaire des corps découpés. D'autres sacs apparemment.